

La représentation du corps féminin dans les romans de Malika Mokeddem

Aounallah Soumia

Enseignante-chercheur université de Mostaganem

Résumé: La représentation du corps est un des thèmes incontournables dans les écritures féminines. En écrivant leur corps les femmes tentent de jeter un nouveau regard sur cet élément longtemps vu comme un simple objet de désir par l'Autre masculin. Le corps n'est plus décrit comme une simple apparence externe mais plutôt tel que vécu de l'intérieur. Ainsi perçu, il reflète une prise de conscience chez la femme qui comprend que la voie vers l'émancipation s'entame d'abord, par la réappropriation du corps. Cet article se propose d'analyser la représentation du corps féminin dans les romans de Malika Mokeddem pour montrer que ce dernier acquiert une nouvelle dimension faisant de lui une des expressions de l'engagement au féminin.

Mots clés corps féminin, écriture féminine, représentation, roman algérien, Malika Mokeddem

ملخص

تعد كتابة الجسد إحدى المحاور الهامة والدائمة الحضور في الكتابات النسوية عبر الحديث عن جسد المرأة كما تسعى الكاتبات الى تغيير النظرة التي لطالما قدمت هذا العنصر كمجرد غرض شهواني في عين الطرف الآخر، فوصفن للجسد يتعدى تقديمه كمجرد مظهر خارجي للتعبير عنه كما تعيشه المرأة من الداخل، بهذه الطريقة يصبح الجسد دالا على وعي المرأة بأن الطريق نحو التحرر لا يخاض إلا باسترجاع السيادة على الجسد أولا. يسعى هذا المقال عبر دراسة كتابة الجسد عند الروائية مليكة مقدم إلى تبيان أن هذا الأخير يكتسب بُعداً آخر يجعل منه شكلا من أشكال التعبير عن الكفاح النسوي.

الكلمات المفتاحية: الكتابة النسوية، جسد المرأة، التصور، الرواية الجزائرية، مليكة مقدم.

Abstract : The writing of the body is one of the important axes and permanently present in the writings of women, by talking about the body of women, writers seek to change the view that has always provided this element as a mere purpose in the eye of the other party described the body beyond the presentation just as an external appearance to express it as women from the inside which makes the body a tool of woman's awareness that the road to liberation can not be achieved except by the restoration of sovereignty over the body first. This article examines the writing of the body of the novelist Malika Mokeddem to show that the latter acquires another dimension that makes it a form of expression of feminist struggle.

key words : Feminist Writing, Woman 's Body, visualisation, algerian novel, Malika Mokeddem.

تاريخ إيداع البحث: 23 جوان 2017 .

تاريخ قبول البحث: 22 ديسمبر 2017 .

Introduction

Tous les romans de Malika Mokeddem sont dédiés à la femme. Ils exposent tous la même thématique; celle de la condition de la femme en Algérie, son vécu, son combat pour la liberté et son cheminement vers l'émancipation.

Sur ce thème central se recourent des sous-thèmes qui traitent les questions du corps féminin, des tabous sexuels, de la persécution masculine et de l'instruction des filles comme voie d'affranchissement.

Dans son traitement du corps féminin, Mokeddem évoque le poids des traditions qui pèsent sur la représentation de ce corps, vu comme impur et objet de tentation. L'auteure décrit la spoliation de ce corps, son animalisation puis sa reconquête à travers certaines pratiques de réappropriation, exercées par des femmes insoumises, représentées essentiellement par des héroïnes forgées à l'image de l'auteure elle-même.

La question du corps féminin et la destruction des tabous sexuels

Dans ses textes Mokeddem décrit des femmes dépossédées de leur corps. Ces dernières le vivent comme un bien appartenant aux autres: aux proches qui en tirent profit à travers les différentes tâches ménagères, au mari qui en obtient son droit conjugal et aux enfants qui s'en nourrissent et grandissent grâce aux différents soins qu'il leur prodigue. Les femmes ont donc un corps sur lequel elles n'ont aucune autorité « *un corps pour les autres, jamais pour soi.* » (Segarra, 2010, p. 78). Elles le vivent sous le prisme des interdictions

Le corps féminin est continuellement soumis à des manipulations d'ordre social. C'est à travers le corps de la femme que la société se maintient et se perpétue, ainsi le corps doit être façonné, contrôlé et marqué. Le contrôle du corps se traduit à travers les injonctions verbales concernant la façon de tenir son corps, régie par un code de bonne ou de mauvaise conduite. (Rangira Gallimore, 1997, p. 15)

Si le corps de l'homme est libre, celui de la femme est quant à lui, soumis à des règles de conduites que lui impose la société. Les filles au Maghreb n'ont même pas le droit de faire bouger leur corps comme elles le veulent

Ainsi, comparativement à la liberté complète d'expression laissée au corps masculin, celui de la petite fille est très tôt soumis à un répertoire d'interdictions [...] Le petit garçon peut rouler dans tous les sens, lever ses jambes en l'air, procéder à la découverte complète de son corps et apprécier précocement ses possibilités et ses limites. La fille, par contre, ne peut ni se coucher comme elle aurait probablement tendance à le faire, copiant son petit frère ou créant des positions originales, ni lever ses jambes en l'air, ni ouvrir ses cuisses, ni écarter les genoux quand elle est assise, ni sautiller si elle est plus grande. (Chebel, 1982, p. 23)

Ce contrôle social exercé sur le corps féminin vise, dans le contexte maghrébin et plus précisément algérien, à se protéger contre la tentation et le désordre qu'il est susceptible de générer. En effets, dans l'imaginaire arabo-musulman, la femme est perçue comme une « fitna » car les atouts de son corps attisent l'envie charnelle et conduisent à commettre le pêché: *Considérée par les*

plus misogynes des théologiens comme une fitna en soi, une sédition, un désordre, la femme est en outre présentée comme un démon dont il faut se méfier. Son arme est la séduction, étymologie possible du mot fitna, tandis que 'se laisser séduire' 'être séduit' se dit: aftatana. (Chebel, 1995, p. 171)

Pour priver la femme de son arme de séduction, la société la dépossède de son corps. Ce dernier devient un objet sur lequel elle n'a aucun pouvoir. Il est la propriété du mâle « le tuteur » qui on tire tous les bénéfices, allant des simples besoins ménagères à l'acte sexuel vu comme « le droit de l'homme » et « le devoir de la femme ».

La spoliation du corps n'est pas effectuée que par la gente masculine, les femmes adultes et plus précisément les mères participent à sa mise en place à travers l'endoctrinement précoce des fillettes. Elles leur apprennent qu'elles doivent entrainer leur corps aux tâches ménagères pour pouvoir s'occuper des besoins de leurs belles-familles, qu'elles doivent le cacher sous un voile ou un haïk pour se protéger de la convoitise des hommes et qu'elles doivent préserver l'honneur de leurs familles à travers leur virginité « *La virginité des filles, au soir de leurs noces, était un précepte absolu de la tradition. Celles qui le trahissent se condamnaient à la répudiation immédiate, souvent à l'assassinat par le mâle le plus courageux de leurs familles* » (Mokeddem, 1990, p. 51)

Le corps devient une source de malaise et de honte pour les filles comme il l'était déjà à leur naissance pour leurs mères. Elles le vivent amèrement et se sentent prisonnières de sa fatalité qui les rend inférieures.

Les mères ressassent à leurs filles, dès le plus jeune âge: 'il faut que tu aies honte. Tu dois avoir honte. Ne lève pas les yeux sur les garçons. Sur les hommes. Baisse la tête. Dans la rue surtout. Ne te détourne pas. Si je te parle de honte, c'est que tu manques de pudeur...' "A cette époque dans le désert, les filles s'inclinent, se ferment, se recroquevillent, la pudeur? Qu'est-ce que la pudeur? L'effacement, l'abdication du corps, de l'être disqualifié? [...] (Mokeddem, 2005, p. 18)

Pour s'assurer d'avoir bien embéguinées leurs filles, les mères vont même jusqu'à leur inculquer de fausses idées pour les terroriser et les dissuader d'une quelconque liaison avec les hommes. Elles leur font croire par exemple, que le simple fait de fréquenter le même endroit qu'un homme comme « le hammam » est capable de les déshonorer en leur enlevant leur chasteté. Mokeddem décrit cette hantise permanente de perdre sa virginité dans *L'Interdite*. Le docteur Sultana reçoit une adolescente convaincue d'avoir perdu son hymen sans avoir eu de rapport sexuel. Le médecin ne parvient à la rassurer qu'après de très grands efforts:

-Tu ne peux pas perdre ta virginité seulement du fait des incantations ou malédictions de ta marâtre !

Il me faut du temps pour la rassurer aussi que sa chasteté et son hymen ne risquent rien au hammam, autre source de panique, sinon de perdre leur crasse; qu'un spermatozoïde ne s'attrape ni en s'asseyant, nue, à

l'endroit où, quelques instants auparavant, était assis un homme nu, ni comme un virus, par simple changement de la température ambiante. (Mokeddem, 1993, p. 126)

L'animalisation du corps féminin

L'auteure dénonce par le biais de son écriture les pratiques bestialisant le corps de la femme. Elle exprime son indignation par exemple, vis-à-vis de l'auscultation que subissent les fillettes lors de leur demande en mariage. Les émissaires du marié scrutent sans vergogne, leurs corps, du même regard de celui qui veut s'acheter une bête et s'assurer d'avoir réalisé une bonne affaire

Elle [Leila] qui aimait tant les marchés du bétail eut la désagréable sensation de le découvrir ce jour-là de l'autre côté, du côté de la bête. Les regards des femmes qui s'étaient emparés d'elle, dès son apparition, étaient si insistants que Leila avait l'impression qu'ils la palpaient de façon obscène de la fesse aux mamelons. N'allaient-elles pas lui ouvrir toute grande la bouche pour vérifier son âge à sa dentition? (Mokeddem, 1990, p. 257)

Zohra, cherchant une épouse digne de son fils Khalil, procède de la même façon au hammam. Ses yeux examinent minutieusement les corps des jeunes nubiles pour évaluer leur rentabilité. Ce qui compte en plus de leur beauté, c'est surtout leur fécondité et leur force physique qui les rend aptes à entretenir correctement le foyer de leur belles-familles.

Les tâches ménagères sont perçues aussi comme des pratiques d'exploitation transformant la femme en bête de somme. Elles sucent leur jeunesse et ne les abandonnent qu'à leur vieillesse quand il n'y a lu rien à espérer d'eux. Leila refuse de subir cet abus « *Jamais elle ne se plierait aux ménagères qui enfermaient les filles au sortir de l'enfance pour ne les lâcher qu'au seuil de la mort, lorsqu'elles n'avaient plus rien à tirer de leurs corps défaits et avachis. » (Mokeddem, 1990, p. 191)*

L'animalisation du corps féminin apparaît aussi à travers l'empâtement des jeunes filles. Ce comportement est similaire à celui des éleveurs qui, désireux d'avoir le meilleur cheptel procèdent à l'engraissement de leurs animaux. Dans leur logique une bonne bête est abord et avant tout une grosse bête. L'embonpoint des femmes dans la société algérienne est vu de la même façon c'est-à-dire qu'il est considéré comme un signe de bonne santé et comme l'un des critères de beauté qui rendent les jeunes filles désirables « *Ici c'est l'obésité qui est le canon de la beauté et la boulimie le critère de santé. » (Mokeddem, 2008, p. 57)* Alors pour faire affluer les prétendants, les familles ont intérêt à empiffrer de nourriture leurs filles « *Des années de gavage et de sucreries modèlent aux femmes des corpulences de sumos. » (2008, p. 57)* Quand Zohra parvient enfin à choisir une fille pour marier Khalil, le seul défaut qu'elle lui trouve est celui de sa minceur mais se rappelle que sa maigreur n'est pas un sérieux problème car elle ne durera pas longtemps, les grossesses se chargeront de l'élargir.

Pour marquer leur démarcation des femmes soumises, les héroïnes de Mokeddem refusent catégoriquement de leur ressembler. Elles rejettent en plus des pratiques précitées, toute apparence susceptible de les rapprocher de cette catégorie de femmes. Elles s'opposent par exemple, au port du kholkhal. Ce bracelet traditionnel que les femmes considéraient comme un bijou, les insoumises, les assimilent aux chaînes utilisées chez les animaux « *Elle ne voulait pas de cette vie-là. Pas de tâches ménagères et leurs moites lassitudes. Pas de servitudes. Pas de kholkhales, sonnailles des bêtes de somme* » (Mokeddem, 2005, p. 275)

Parmi les stratégies mises en œuvre aussi pour se distinguer des femmes soumises, figure l'anorexie. Si les autres jeunes filles mangent à grand appétit pour grossir afin de plaire, les héroïnes de Mokeddem choisissent quant à elles, d'emprunter la voie inverse, celle de la privation alimentaire. L'anorexie apparaît dans les textes de cette auteure d'abord comme un choix avant de devenir une seconde nature chez ces femmes « *Toi, je ne peux rien pour toi. Tu n'es pas malade. Tu as décidé de ne pas manger c'est autre chose.* » (Mokeddem, 2005, p. 35) Conclut le docteur Shalles à l'adresse de la protagoniste principale de Mes Hommes. Il s'agit donc d'une résolution consciente et non d'un trouble survenu et subi. Elle est à lire par conséquent comme une attitude volontaire qui sert à communiquer quelque chose. L'anorexie exprime d'abord le haut-le-cœur des filles face à la réalité qui les entoure « *[...] regarder le monde autour de moi? Mais je ne fais que ça jusqu'à l'écoeurement. C'est ce qui me retourne la tête et l'estomac* » (Mokeddem, 2005, p. 39)

Le refus de s'alimenter est une forme de contestation silencieuse qui manifeste l'opposition des héroïnes et leur rejet des inégalités sexuelles entérinées dans leur société. Elle marque le retrait de la fille d'une communauté qui tente de la dépersonnaliser. En effet, en plus de sacrifier leur nourriture et boycotter les repas collectifs, elles tendent à s'isoler et vont même jusqu'à limiter leurs déplacements pendant les heures où ceux-ci sont réveillés, juste pour éviter de les rencontrer

Même si elle était réveillée avant, Leila ne quittait son refuge que lorsque la torpeur de la sieste avait allongé le reste de sa famille. Prenant garde à ne pas déranger leur sommeil, elle se rendait à la cuisine, se servait une tasse de café qu'elle dégustait en croquant une tomate. C'était son seul repas pour la journée. Elle vivait à l'envers des autres pour n'avoir pas à les subir. (Mokeddem, 2005, p. 276)

En se retirant de la vie familiale et en se dérochant au rituel de s'asseoir ensemble autour d'une même table, les fillettes se prémunissent de certaines pratiques qui les obligent à dresser la table, à servir leurs frères et à débarrasser et nettoyer après eux, tandis qu'eux passent leur temps dans l'oisiveté et à donner des ordres. Elles laissent ce rôle à leurs mères et choisissent de vivre à l'écart des autres, en l'absence des autres « *Cette anorexie venue en renfort à l'insomnie, c'était déjà l'absence.* » (Mokeddem, 2005, p. 35)

L'anorexie répond aussi à un autre besoin, celui de garder son corps pour soi. En renonçant à se nourrir convenablement à travers la réduction des

quantités d'aliments consommés, les héroïnes tentent d'entraver leur croissance physique dans le but d'empêcher leur corps de mûrir. Marta Segarra affirme que la restriction alimentaire est une stratégie adoptée pour ne pas accéder à l'âge adulte et tout ce qui en résulte comme métamorphose dans la vie et le statut social de la fille

Ne pas manger est un moyen efficace pour ne empêcher cette efflorescence honteuse; l'anorexie est comme le savent très bien les médecins occidentaux, est un refus d'accéder à l'âge adulte et, par conséquent, sexuée. Non seulement la maigreur extrême fond les rondeurs féminines, mais produit aussi la suppression de la menstruation, signifiant donc un retour à la pureté de l'enfance. (Segarra, 1997, p. 65)

Ces jeunes adolescentes ont conscience qu'un corps pubère signifie que l'heure du mariage a sonné, alors, elles tentent de donner l'illusion qu'elles sont toujours au stade de l'enfance. L'abstinence alimentaire vient consolider d'autres pratiques d'automutilation et de déféminisation auxquelles s'adonnent ces sujets « *Je me nourrissais de presque rien[...] il m'arrivait de me bander les seins. Ils gonflaient aussi vite que ma panique. Le tumulte des sens, le sang qui déchirait le bas ventre, c'était trop tôt. Moi, j'étais si préoccupée par la nécessité d'aiguiser un peu mon esprit.* » (Mokeddem, 2005, p. 36-37) L'anorexie est le seul allié des adolescentes dans leur course contre le temps. Sachant que toute manifestation de nubilité les expose au risque d'arrêter leurs études et d'être données en mariage, elles vont en contre sens de l'autre habituel des choses et tentent de freiner le développement du corps pour atteindre en premier l'épanouissement et la maturité de l'esprit. Les héroïnes s'appliquent dès lors, au lieu de nourrir leur chair, à rassasier leur envie d'apprendre. L'avidité de l'esprit remplace l'inappétence du corps et la lecture remplace la nutrition.

Pour démontrer à quel point la lecture devient vitale au personnage féminin, Mokeddem effectue un glissement sémantique du lexique habituellement associé à la nourriture pour les attribuer à la lecture et aux livres, comme nous le remarquons dans les passages suivants

Le nez dans un livre, je dégustais des mots en solitaire. Ceux de l'interdit, de la révolte avaient une saveur de farce unique. Dans le silence et l'isolement, ils mordaient la vie pour moi. En recrachant les tabous, les péchés et autres bondieuseries. Ceux de l'inconnu mettaient leur relief sur les abîmes alentours. J'en salivais, jubilais, en redemandais. (Mokeddem, 2005, p. 39)

« J'étais devenue anorexique mais je dévorais les livres. Et avant de franchir le maudit été, je m'inquiétais de mes réserves et faisais provision de mes vivres à moi. » (Basfao Kacem, 1993, p. 54)

L'anorexie n'est pas à lire donc comme un état pathologique mais comme une forme de combat, car les héroïnes ne sont pas dans la négation de leur être mais dans l'édification de leur personne. L'anorexie les aide à lutter contre l'animalisation et la spoliation du corps car comme nous le verrons dans l'élément

suisant, dans les sociétés patriarcales, les femmes ne sont pas maitresses de leur corps.

La reconquête du corps féminin

Mokeddem se révolte dans ses textes contre cette confiscation illégitime du corps de la femme. Elle met en scène des héroïnes qui se veulent maitresse de leurs corps. Elles se moquent des codes sociaux définissant la bonne conduite pour les filles de famille et font exactement l'inverse de ce que leur entourage attend d'elles.

Ces figures féminines que l'école a affranchies et que la lecture a éclairées savent pertinemment que l'oppression des femmes dans leur société n'est pas dans la nature même des choses et qu'elle n'est pas, par conséquent, un sort irrévocable. Elles ont déjà vu comment dans d'autres sociétés, les femmes vivent sans complexe leurs corps. Comment elles assument leur féminité sans avoir besoin de se cacher du regard masculin. Elles décident alors de suivre le modèle féminin occidental

D'autres fois, la curiosité l'emportant sur la peur, elle s'y promenait et observait la vie des autres. Les jeunes filles surtout. Jupes amples ou serrées, haut talons caquetant sur le macadam, chevelures crépées en crinières, elles creusaient les reins et pointaient les seins. Les filles du ksar, elles courbaient dos et nuque pour camoufler leur poitrine. Leila n'avait pas encore de seins. Mais elle se surprenait à redresser sa colonne vertébrale et à tortiller le cou avec l'illusion d'allonger sa petite silhouette... (Mokeddem, 2005, p. 155)

Grâce à ce contact avec les filles européennes, les héroïnes de Mokeddem apprennent à assumer leur sexe et se réconcilient avec leur féminité. Elles ne tentent plus de la couvrir comme on s'empresse de dissimuler une tare mais l'exhibe au contraire et l'affichent avec fierté. L'habit traditionnel, le foulard ainsi que le haïk sont délaissés. Ils sont considérés comme des symboles d'oppression car comme dans la séparation sexuée des espaces, ils visent à maintenir la femme retranchée dans sa solitude. Ils servent à effacer sa présence et la rendre invisible.

Le foulard dans les textes de Mokeddem apparait comme le premier signe de reddition des femmes. Ce morceau d'étoffe que la fillette accepte volontiers de mettre sur la tête pour faire plaisir à ses parents est décrypté dans la société comme un assentiment à rallier les rangs des femmes soumises et passives. Parce qu'il exprime la résignation, la mère de Leila lui demande de le mettre avant de se présenter devant les femmes qui viennent la demander en mariage. A travers cet accessoire, Yamina veut démontrer l'obéissance et la docilité de sa fille car s'il y a une chose dont ne veut absolument pas une belle-famille ça serait celle de tomber sur une belle-fille rebelle:

Un foulard? ! C'était toujours ainsi que tout commençait: fouta, foulard, puis le voile et la mort de tous les rêves, de tous les espoirs sous une avalanche de naissance. L'univers qui rétrécit, rétrécit jusqu'à ne permettre plus que les anhélationes de l'esclavage, que les soupirs de la

résignation. Plutôt la mort que la strangulation du foulard, que la privation de tous les choix d'une vie. (Mokeddem, 2005, p. 260)

En femmes émancipées, les héroïnes de Mokeddem s'habillent à l'occidental. Elles ne mettent ni foulard, ni fouta ni haïk. Et si elles sont habituées à voir des femmes illettrées drapées dans ce genre d'habit féminin, elles s'étranglent d'étonnement quand elles découvrent des jeunes filles ou des femmes cultivées le portant. Dans *Les Hommes qui Marchent*, les écolières mettent le haïk et ne l'enlèvent que quand l'autobus quitte le village et le remettent le soir quand elles sont de retour « *Quand l'autobus quittait le village, soigneusement pliés, les voiles se rangeaient dans les cartables pour ressurgir au retour, le soir, et de nouveau cacher leurs visages.* » (Mokeddem, 1990, p. 282) Le haïk n'était donc pas porté par souci religieux mais juste pour assurer aux fillettes l'anonymat dans leur village. Les seules écolières qui ne le portent pas sont Leila et sa sœur Bahia. Leila ne le porte pas par conviction. Elle dit à Setti: « *Le haïk est ton premier linceul. Il t'ensevelit vivante...* » (Mokeddem, 1990, p. 283) Même quand elle sera agressée des années plus tard, pour ne l'avoir pas porté lors des célébrations de l'indépendance algérienne, Leila n'abdique pas.

Rien ne pourrait donc faire fléchir ou venir à bout de la détermination de ses femmes à s'habiller comme elles veulent. Même pas la folie sanguinaire des intégristes qui en terrorisant certaines femmes civilisées les a obligées à mettre le voile. Les héroïnes de Mokeddem résistent à cette nouvelle oppression exercée au nom de la religion et refusent de se voiler par peur ou par lâcheté comme pour quelques-unes ou par complaisance comme pour certaines d'autres. Selma dans *Je Dois Tout à Ton oubli*, est ahurie de voir son amie Zineb nouer un foulard autour de la tête pour sortir. Le foulard est la deuxième surprise que lui font ses amis (Zineb et son mari) après celle de leur pèlerinage. Zineb tente de se justifier: « *Le foulard, c'est juste pour quelque temps. Un dû au respect de son pèlerinage. Une marque de considération des usages collectifs surtout. Un signe de communion en somme.* » (Mokeddem, 2008, p. 132) Selma comme Sultana malgré les menaces qui pèsent sur leur existence refusent de se couvrir la tête et vont même jusqu'à narguer les fanatiques. Sultana ose assister dévoilée aux funérailles de son ami Yacine dans une sorte de défi lancé aux islamistes. Les héroïnes signifient ainsi à leur entourage leur obstination à préserver leur liberté individuelle. Cette liberté qui a commencé par l'affranchissement de l'esprit puis par le dévoilement du corps va évoluer progressivement vers l'abolition des tabous sexuels liés aux femmes.

La virginité

Le premier tabou sexuel que brise Mokeddem dans ses romans est celui de la virginité. Dans la société traditionnelle, les fillettes sont appelées à préserver leur hymen pour permettre à l'homme de montrer sa virilité, pendant la nuit de noce. La défloration est prouvée par le jupon ensanglanté de la mariée qu'on sort de la chambre nuptiale. En l'absence de cette preuve, l'honneur de la mariée ainsi

que celui de toute sa famille est bafouée car la seule explication donnée à l'absence du saignement est le dévergondage de la jeune épouse. Toutes les autres explications logiques et scientifiques énumérées par Nawel El Saâdaoui sont écartées « *Malheur à celle que la nature a doté d'un hymen élastique [...] Malheur à celle que la nature a oublié de doter d'un hymen ou celle dont l'hymen est si fragile qu'il a disparu parce que la fillette dans son enfance a fait du cheval ou de la bicyclette...* » (El Saâdaoui, 1982, p. 79)

Par sa virginité, la femme prouve sa soumission à l'homme. Son saignement la nuit de noces, confirme d'une part qu'elle a respecté les règles de conduite que ce dernier lui a prescrites et d'autre part, qu'elle a accepté docilement de subir la violence de l'acte sexuel car dans leur hâte de prouver leur virilité aux gens qui attendent dehors, les hommes recourent souvent à la violence d'où la désignation du mariage comme « *un viol légal* » (Segarra, 2010, p. 78). Le jupon ensanglanté que les autres femmes considèrent comme un symbole de pureté, les jeunes insoumises de Mokeddem, le voient comme un signe de violence « *Tous n'avaient plus qu'une seule obsession: l'apparition du jupon maculé de sang. Que cette violence soit en train de transformer l'enfant de tout à l'heure en une femme frigide à jamais n'était pas un mal. Le plaisir était réservé aux hommes.* » (Mokeddem, 1990, p. 239)

Ecœurées par tant d'asservissement, les héroïnes de Mokeddem refusent de soumettre leurs corps aux pratiques avilissantes censées préserver leur chasteté. Par ce refus, elles signifient aux autres qu'elles veulent décider elles-mêmes de leurs corps et qu'elles ne veulent pas vivre une sexualité de supplice, crucifiant leur bien-être. Leila est horrifiée par le rituel qui consiste à vêtir les jeunes filles du jupon maculé du sang de la mariée pour leur porter bonheur et les inciter à rester vierges jusqu'à leur mariage. Quand sa mère veut la forcer à respecter la tradition, elle s'enfuit au grand dam de celle-ci « *Yamina vint vers Leila, bras tendus. D'un bond celle-ci se sauve. Rien ne lui aurait davantage répugné que de prêter à ce rituel. Hors de portée, elle se retourna et vit blêmir sa mère.* » (Mokeddem, 1990, p. 240). Quelques jours plus tard, après les noces de son oncle Khalil, la fillette est traumatisée par une autre pratique qu'on lui fait subir contre son gré. Il s'agit du rituel symbolique de la fermeture de l'hymen. Sa mère Yamina et sa tante Meryem, l'enfermèrent dans une chambre et procédèrent malgré ses protestations à la vérification de sa virginité puis la « nouent »

Leila protesta. Braqués sur elle, deux paires d'yeux suspicieux la vrillaient tandis que deux paires de mains se saisissent d'elle. Leila se débâtait. Vaine résistance. Déjà on lui arrachait ses vêtements et écartait ses cuisses. Vérification faite, Yamina la redressa et la tint dans sa poigne pendant que Meryem exécutait mille simagrées destinées à lui conserver 'sa vertu'. Dans son entrejambe, elle verrouilla un petit cadenas, noua plusieurs fois une ceinture en laine en marmonnant des paroles de conjuration. (Mokeddem, 1990, p.241)

En dépit de son jeune âge, Leila est consciente de l'inutilité de ce rite. Enragée et humiliée par ce qu'elle vient d'endurer, elle interdit à sa mère d'envisager d'approcher de nouveau son corps, sous peine de la voir œuvrer elle-même pour la perte de sa virginité.

Cette insouciance vis-à-vis de la perte de la virginité est présente chez toutes les héroïnes de Mokeddem. Celles-ci vivent une sexualité libérée. Leur désir charnel est assouvi en dehors du cadre du mariage. Le mari est remplacé par l'amant; un homme choisi et non imposé par les mâles de la famille. Elles goûtent ainsi à un amour prohibé et n'éprouvent aucun regret d'avoir court-circuité les attentes de la société. L'héroïne de *Mes Hommes* explique à son amant que ce qui importe à ses yeux c'est l'amour en lui-même et non la cérémonie odieuse du mariage à l'algérienne

Tétanisé, pantelant, Said me dit: 'je t'aime. Je te respecte. Je ne peux te faire ça !' 'Ça c'est me faire L'amour. Jusqu'au bout. Un peu plus tard, lorsque la passion nous déborde, il murmure éperdu' 'On va se marier. Comme ça on pourra. Je veux te faire ça avec les honneurs. 'Les honneurs? c'est quoi les honneurs? L'assentiment religieux, social et une conjuration de youyous sadique ! Mais je n'ai aucune envie de me marier, moi ! Je veux qu'on m'aime sans ce cirque. Sans inquisition.' (Mokeddem, 2005, p. 53)

En se réappropriant leur sexualité et en choisissant elles-mêmes leur homme, ces femmes prouvent qu'elles sont redevenues maitresse et de leur corps et de leurs vie.

Le parcours de Mokeddem comme celui de ses héroïnes témoigne de la possibilité de cette émancipation au féminin. Cette dernière commence avant tout par l'affranchissement de l'esprit à travers l'accès au savoir. Dans tous les textes de cette romancière, l'école est considérée comme « *la seule planche du salut* » à laquelle puissent s'accrocher les fillettes. Eclairées par leurs institutrices, les écolières se rendent compte peu à peu que le seul chemin possible vers leur libération passe par l'éducation. L'instruction devient un besoin vital plus primordiale que l'alimentation qui elle devient secondaire par rapport à cette nourriture de l'esprit.

Références bibliographiques

- Chebel, Malek, (1984), *Le corps dans la tradition au Maghreb*, Paris, PUF
- Chebel, Malek, (1995), *Dictionnaire des symboles musulmans*, Albin Michel
- El Saadaoui, Nawel, (1982), *La face cachée d'Eve: Les femmes dans le monde arabe*, Paris, éd. Des femmes
- Rangira Gallimore, Béatrice, (1997), *L'œuvre romanesque de Calixthe Beyala*, Paris, l'Harmattan
- Segarra, Marta, (1997), *Leur pesant de poudre: Romancières francophones du Maghreb*, Paris l'Harmattan

Segarra, Marta, (2010), *Nouvelles romancières francophones du Maghreb*, Paris, Karthala

Mokeddem Malika (1990), *Les hommes qui marchent*, Paris, Grasset

Mokeddem, Malika (1993), *L'Interdite*, Paris, Grasset

(1993), *De la lecture à l'écriture, des livres au livre, résistance ou survie?*

In: **Revue du monde musulman et de la Méditerranée**, n°70

(2005), *Mes hommes*, Paris, Grasset

(2008), *Je dois tout à ton oubli*, Paris, Grasset